Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 41 (1933)

Heft: 1

Artikel: Expériences médicales de guerre

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-973666

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

assez bénin et le premier cas mortel enregistré serait celui de notre pauvre Sourcienne, qui s'est infectée en buvant abondamment du lait cru de vache dans le Midi.

Si nous en venons au traitement de la fièvre ondulante, nous devons reconnaître que nous sommes assez mal armés. On a bien utilisé des vaccins ou des sérums, mais les résultats qu'ils donnent sont discutables. Il en est de même de l'arsénobenzol, de la tripaflavine, etc. que l'on a beaucoup recommandés.

Les proverbes, dit-on, sont la sagesse des nations. Rappelons-nous que prévenir vaut mieux que guérir. Appliquons donc ce sage adage et, sachant que le lait de vache peut transmettre la fièvre ondulante, ne buvons que du lait bouilli, ou tout au moins chauffé à 60° pendant une demi-heure, cette dernière opération tuant sûrement le bacille de Bang.

Dr *A. Guisan.*
«La Gauvee»

Expériences médicales de guerre.

Rares, très rares sans doute, sont les médecins qui ont fait la guerre Franco-Allemande en 1870—1871 et la grande guerre de 1914—1918. Un médecin allemand, le Dr Flesch, a eu ce tragique privilège, et les mémoires qu'il vient de publier sous le titre «Les soins aux malades et aux blessés à l'occasion de deux guerres» *) ont un intérêt d'autant plus grand qu'ils donnent lieu à des comparaisons extrêmement intéressantes.

En 1870, la Croix-Rouge allemande — comme toutes les sociétés de la Croix-Rouge du reste — était très jeune et à peine organisée. La section francfortoise de cette Croix-Rouge avait cependant levé, dès le début des hostilités, une sorte de «colonne» formée d'aides volontaires. Elle se composait d'étudiants, et le jeune Flesch s'y fit enrôler. Cette «troupe» comprenait une soixantaine de jeunes gens dont 24 étaient étudiants en médecine.

*) «1870—1871 und 1914—1918. Von der Verwundeten- und Krankenpflege in zwei Kriegen.» Aus eigenen Erinnerungen von Prof. Dr. Max Flesch, Generaloberfeldarzt d. L. a. N. — Francfort s. M., chez Kern & Birner.

«La première vision de guerre, dit M. Duprat dans son analyse des mémoires du professeur Flesch, fut pour eux le champ de bataille de Spichern, cinq jours après le combat. Le 14 août, ils sont à Courcelles, puis ils se rendent à Nouilly où un hôpital de campagne a été établi après le combat de Noiseville. De là, ils iront à Pont-à-Mousson. Mais chez eux revient sans cesse la même impression de lassitude: Ils ont à faire des marches forcées, dans la poussière ou sous la pluie, quelquefois «trempés jusqu'aux os»; ils sont aux prises avec les difficultés du ravitaillement sur un territoire occupé où les paysans français mettent toute leur rouerie à cacher boissons et nourriture, aussi bien pour les blessés que pour les volontaires. La fatigue s'ajoute à l'inconfort du bivouac et à la mauvaise nourriture; le café n'est que de l'eau brunie, les pommes de terre sont inmangeables. Les volontaires sont hantés par le désir d'avoir une activité près des champs de bataille, ils ont la soif d'agir et d'être utiles.

Le 18 août, c'est Gravelotte. Après des marches exténuantes, 4 heures seulement

de repos, pas d'autre nourriture que le café, ils ont enfin la sensation de vivre la guerre; ils donnent les premiers soins aux blessés légers sur la place de Rezonville et aident à l'établissement d'un hôpital de campagne sous la canonnade. Un des volontaires francfortois est tué. Mais on ne regarde ni à la faim, ni à la fatigue, ni au danger quand on «sert» vraiment. La déception ne tarde pas; quand ils arrivent à Gravelotte même, après une marche inutile, le village est en flammes et il leur faut se replier sur Rezonville... La journée fut pénible avec un travail astreignant auprès de malheureux blessés et éclopés. La nuit, il fallut avancer avec une lanterne par petits groupes, sous le drapeau de la Croix-Rouge, seul signe de ralliement, et sous une pluie de balles de plus en plus dense. Un cavalier vint les avertir qu'il y avait du travail pour eux derrière Rezonville; il ne put achever, un boulet tua son cheval et le renversa.»

Puis viennent des récits lamentables sur l'évacuation des blessés vers l'Allemagne dans des voitures hétéroclites et de petites charrettes garnies à peine d'un peu de litière, tristes convois où le grincement des essieux s'unit aux gémissements des malheureux cahotés qui laissent derrière eux une traînée de sang et d'urine...

«Telle fut pour un sanitaire volontaire la guerre de 1870—1871. Jeu d'enfants à côté de la guerre mondiale: on compte les blessés par centaines, la durée des souffrances par mois! Cependant l'impression est déjà fort triste et l'on sent toute la vanité, toute l'inutilité de ces tueries. Au point de vue purement militaire et sanitaire, un sentiment domine, celui du manque d'organisation. Il a été nettement mis en relief par le Dr Flesch. En ce qui touche le ravitaillement, c'est le néant. Le matériel de pansement et de chirurgie fait souvent défaut; le personnel médical qualifié manque encore plus. L'évacuation — faute de moyens — pose des problèmes insolubles, on l'a vu à Sedan. Enfin, il manque souvent, soit ignorance, soit défaut de sympathie, ce sentiment d'humanité pour les blessés, sentiment qui fait partie aujourd'hui du patrimoine de la civilisation et qu'en 1870 l'œuvre de la Croix-Rouge, encore dans sa prime jeunesse, avait eu juste le temps de faire éclore, mais qu'elle n'avait pas développé comme par la suite. On trouve au cours du récit des souvenirs de M. Flesch, des phrases comme celle-ci: «tout paraissait assez bon pour les malheureux blessés, des chiffons pour la charpie, des charrettes avec un peu de paille pour l'évacuation, des étables pour les coucher.»

A cette époque, l'hygiène semble bannie des préoccupations de la médecine de guerre tant pour les troupes que pour les blessés. La rougeole, la typhoïde, la variole firent bien plus de victimes que les balles et les obus. A la suite de ces expériences douloureuses, le service de santé militaire et — de son côté — la Croix-Rouge firent de grands efforts pour améliorer l'hygiène des troupes en campagne, aussi, entre la guerre de 1870 et celle de 1914, des progrès magnifiques furent réalisés dans le domaine de la prévention des maladies, de l'hygiène de l'alimentation et de la boisson, de la lutte contre les maladies vénériennes des soldats sur le front, etc., etc., et le professeur Flesch se plaît à souligner cette belle activité au sein de la Croix-Rouge allemande.

Et cependant les lazarets que commandait le Dr Flesch pendant la guerre de 1914 à 1918, eurent souvent à lutter avec les mêmes difficultés que 45 ans auparavant, aussi le vieux chef ne peut-il

s'empêcher d'exprimer toute son horreur pour cette effroyable dévastation que provoque la guerre. Pendant la guerre de mouvement, les médecins étaient parfois «morts de fatigue», à cause du travail harassant qu'il fallait terminer, souvent bâcler à la hâte pour suivre la troupe, avancer, avancer sans cesse. Dans ces conditions des soins convenables ne pouvaient être donnés ni aux blessés, ni aux malades; le personnel était exténué et le ravitaillement laissait trop souvent à désirer.

«Faudra-t-il revoir périodiquement les ruines, les désastres, et se pencher, bouleversé d'émotion, sur les blessés défigurés, les cadavres atrocement mutilés? Faudra-t-il, même sous le signe de la Croix-Rouge, sentir son impuissance à aider, à servir l'humanité en face de tant de souffrances et de . . . crimes?»

Plus tard, le Dr Flesch est chargé de l'organisation sanitaire de l'arrière, dans le nord de la France où il restera jusqu'à la fin des hostilités. Il décrit cette organisation dont le centre était la région de Lille, où, dans de nombreux bâtiments bien adaptés et merveilleusement organisés, avec services de chirurgie, de radiologie, de médecine interne, de dermatologie, etc. etc. on assurait les meilleurs soins à ceux qui étaient ramenés des tranchées.

«On ampute, on trépane, on opère, on s'efforce de consoler et de bercer d'illusions ces pauvres victimes dont beaucoup meurent, dont beaucoup resteront infirmes, amputés, aveugles pout toute la vie . . . effroyable martyre! Pour distraire les blessés on organise de petites fêtes, on cherche à remplacer auprès d'eux la famille absente; soins et réconfort leur sont prodigués . . . mais qu'est-ce? Et pendant des mois et des mois, des années aussi, les blessés succèdent aux blessés, les gazés, les amputés, les commotionnés arrivent sans cesse, la liste des morts s'allonge, s'allonge encore.»

Ces formations sanitaires sur l'arrière des troupes allemandes sont vraiment imposantes; quelques-unes peuvent recevoir mille blessés, d'autres trois mille, l'une même dispose de cinq mille lits répartis dans des casernes, des écoles et des internats transformés en hôpitaux. Dès 1917 le ravitaillement devient de plus en plus difficile; il fallait des centaines de litres de lait, des quintaux de viande, un matériel formidable . . . alors que toutes les ressources diminuaient en Allemagne et qu'on y souffrait de la faim.

Dès le début de septembre 1918, les troupes commencèrent la retraite. Cette période fut très pénible et hérissée de difficultés, car ce fut l'évacuation sous les bombardements par avions et sous la pression constante de l'ennemi. En une semaine, un seul lazaret de Lille a vu passer 29'000 blessés!

Et c'est pour avoir vu et vécu tant de scènes horribles, pour avoir constaté la détresse indicible de millions de victimes de la misère, des gaz, des bombes, des avions, des obus, des torpillages . . . en un mot de tout ce que la technique moderne a inventé d'infernal pour tuer, mutiler et rendre fou, que le Dr Flesch, qui est un fervent adepte de la Croix-Rouge, pousse éperduement ce cri: «Plus jamais de guerre!» et demande que la Croix-Rouge, au nom de l'humanité, de l'amour et de la charité, s'entremette pour que la guerre soit proscrite à jamais.

Dr *Ml.*